



# Courir la lande

Textes de **Gilles KERLORC'H**  
Illustrations de **Marc LARGE**

Editions **Passiflore**

Courir  
la lande

# Courir la lande

Textes de **Gilles KERLORC'H**

Illustrations de **Marc LARGE**

© Éditions Passiflore – 2024

93, avenue Saint-Vincent-de-Paul – 40100 Dax

[www.editions-passiflore.com](http://www.editions-passiflore.com)



Pour toi qui longes la lisière  
avec ce regard d'enfant percevant le beau,

Pour toi qui sais nommer chaque plante,  
chaque oiseau par son chant,  
chaque papillon par ses reflets,

Pour toi qui partages cet enthousiasme  
dans un rire comblé qui résonne entre les pins,

Pour toi qui marches pieds nus dans les ruisseaux,  
comme sur un tapis de velours que l'on foule avec volupté,

Pour toi qui donnes un sens au mot émerveillement,  
quand ton regard croise le vivant,

Pour toi qui aimes courir la lande.



## *Va te faire loutre !*

Un jour, une personne très proche m'a lancé un : « *Va te faire loutre* » certainement bien mérité. Alors, je suis allé « *me faire loutre* » au plus profond de la Haute Lande. Un endroit tellement reculé que même les pins poussent librement, sans contraintes, où ils veulent, se laissant enlacer par des chênes qui tendent leurs branches caressantes pour saisir leur fût vertical.

Les chemins de cette Haute Lande sont fugaces, éphémères, il ne faut pas vraiment compter sur les cartes topographiques pour se déplacer. Les pistes dans cet environnement se créent, bifurquent ou disparaissent au rythme des plantations, des labours, des coupes de parcelles et des roues de tracteurs forestiers.

\* \* \*

Je marche d'un bon pas sur le sable opalin, un œil jeté sur la carte sur laquelle j'ai cerclé de rouge les zones où je veux me rendre. Plusieurs cabanes de bergers ponctuent le territoire et je me suis donné comme objectif de les découvrir, puis de passer un moment sous leur toit pour peu qu'il existe encore. La première, la cabane du « Goua de la Peyre » semble accessible, non loin de la piste principale qui longe la rivière le Peyronnet. Mais un labour récent entre les pins paraît avoir effacé toute trace de sentier.

Alors, je prends un chemin de traverse, en suivant la direction d'une autre cabane, celle dite de « Peyronnet », justement placée à proximité du cours d'eau éponyme. Le soleil du mois de février n'a pas encore le piquant du printemps, mais il permet de magnifier la virevolte des papillons de la lande. Un Vulcain tourne autour du sentier, se pose, puis repart quelques mètres plus loin. Je tente de l'approcher. Ses battements d'ailes, une fois posé au sol, sont lents. Il s'ouvre et se ferme comme un livre que l'on abandonne un instant, l'esprit ailleurs, pour en reprendre très vite le fil en l'ouvrant à nouveau. Plus loin, c'est un Paon du jour installé sur un relief du chemin. Ses magnifiques ocelles aux reflets bleu azur semblent renvoyer le regard de celui qui l'admire.

Au croisement de la piste, la belle couleur rouge éclatant des baies de houx ou drupes diverses détonne dans ce vert franc. Les pins se raréfient, une ouverture dans la lande due à une coupe récente

élargit l'horizon. Plus bas, une lisière de chênes pédonculés annonce les berges du cours d'eau. Mes pas m'amènent au travers de champs de graminées. Ici et là, quelques troncs de pins oubliés. L'un d'entre eux s'élève comme un totem étêté, une chandelle sans sa flamme. Il a perdu son écorce et sans doute la vie il y a plusieurs années, mais son fût, percé d'ouvertures, abrite une existence animale qui s'en est emparée.

\* \* \*

J'approche le Peyronnet qui chante doucement sur son lit de sable et d'aliôs. L'eau est d'une clarté telle que chaque détail du fond saute aux yeux avec force. Formes rapides qui glissent, formes lentes qui tournent, formes ondulantes rythmant le courant. La plage, sur la berge, semble recueillir un nombre surprenant de traces. Plusieurs troncs couchés en travers du cours d'eau me permettent sa traversée. Ces empreintes appartiennent à différentes espèces, certainement vison d'Amérique et ragondin, identifiables à la longue traînée de leur queue qui marque le sable. Une série de traces de pattes file en ligne droite pour traverser la plage. Je crois que je suis allé « *me faire loutre* » au bon endroit. Le mustélidé que j'aime tant fréquente le cours d'eau et cela me met en joie, excité comme un gosse qui traque son animal totem.

Je reste un moment assis dans les hautes herbes, bercé par le chant de l'eau. Une masse sombre et mouvante attire mon regard, elle bouge sur le lit de la rivière grâce à une multitude de pattes palmées qui s'agitent dans tous les sens. En m'approchant du bord, je découvre une boule de crapauds. Nous sommes en pleine période de reproduction du batracien, même si la saison me paraît un peu précoce. Les beaux jours ont poussé les crapauds vers l'eau qui a dû les voir naître. Forme sombre qui s'agite en une frénésie sexuelle, une femelle se voit ainsi assaillie par plusieurs mâles qui l'agrippent en l'enserrant sous les aisselles. Une position nommée « amplexus axillaire » qui n'aurait pas dénoté dans le manuel d'érotologie hindoue. Certaines femelles peuvent perdre la vie, étouffées par l'assaut de plusieurs mâles s'agrippant les uns aux autres pour tenter de déloger celui qui enserre la victime. La ponte se fera dans l'eau de la rivière, de longs chapelets d'œufs accrochés aux branchages ou aux racines donneront naissance à une multitude de têtards.

Sur un tapis de feuilles de chêne, dans un creux du lit, une forme flotte avec le courant. En m'approchant du bord, je remarque deux pattes dressées et un chapelet de boyaux... C'est la partie supérieure d'un crapaud dont les membres inférieurs ont été dévorés. La loutre semble le prédateur le plus probable pour avoir commis ce méfait. Lors de ces arrivées massives de batraciens dans les cours d'eau, la loutre, animal opportuniste,

se précipite vers un festin aussi aisé à capturer qu'abondant. Connaissant le danger de croquer un crapaud tout entier — ce dernier possède des glandes parotoïdes connues pour leur toxicité à l'arrière des yeux — la loutre fait la fine bouche. Le mammifère délaisse alors tout ce qui pourrait le rendre malade comme cette neurotoxine redoutable. La peau verruqueuse est également pelée par le mustélidé qui laisse parfois des dermes retournés flotter au fil de l'onde.

J'aurais aimé croiser la loutre aujourd'hui, mais je la sais tellement discrète et sensible aux bruits et odeurs qui accompagnent le passage de l'homme, que je me fais une raison.

\* \* \*

En suivant le fil du cours d'eau, je m'approche d'une palombière qui se remarque de loin. La carte indique la cabane de « Peyronnet » à cet emplacement. Je la découvre cachée à l'arrière d'un tunnel de fougères, avec son beau toit à deux pans et une cheminée en briques qui réchauffait le réduit lorsque les bergers, puis les résiniers, y trouvaient un refuge pour la nuit.

Cette cabane semble en pleine réhabilitation, sans doute remontée par les utilisateurs de la palombière. Elle a retrouvé une toiture et des pièces de charpente neuves. Combien d'autres ont disparu avec le temps, dans les semis de pins... Celle-ci est la rescapée d'une époque où le paysage était horizon.



## Crépuscule(s)

Le sentier s'efface, les troncs sombres qui le ceignent me permettent de suivre son fil. Je ne sais pas jusqu'où je vais marcher, mais la ligne droite me semble en cet instant la seule échappatoire. Marcher pour ne pas penser. Marcher jusqu'à ce que la nuit recouvre tout et que ma propre nuit intérieure sorte, fuse, bondisse et mêle ses ombres au grand dehors.

Mon combat contre mes émotions a toujours été perdu d'avance. Savoir les réguler, arrêter ces ruminations qui m'étreignent au fil des ans. Je n'ai pas trouvé d'autre exutoire que cette fuite en avant à travers les forêts qui bordent mon lieu de vie.

Je m'enfuis, pour ne pas affronter, pour me vider de cette surcharge émotionnelle, pour recueillir une caresse que mon âme hurlante recherche et implore par tous les moyens.

Alors le chemin de la lande devient un prétexte et le crépuscule me permet de disparaître à la fois du regard des hommes et de mon propre mal-être.

\* \* \*

Un tuc domine l'amorce du sentier, je lui jette un regard distrait, en me demandant combien, depuis le XI<sup>e</sup> siècle lorsqu'elle a été érigée, cette fortification médiévale en terre a vu passer d'ombres furtives à la brunante. Lieu refuge pour les populations paysannes, j'imagine des hommes d'un autre siècle venir après une longue marche trouver soins, secours et protection auprès d'une déité symbolisée par une petite chapelle au cœur de l'enceinte. Mes propres déités sont multiples et plus orientées vers un culte des éléments naturels. Mes dieux sont l'émanation du vivant. Je crois au chant des fées que l'on entend dans le friselis d'un cours d'eau, je crois au murmure des êtres forestiers qui me confient leurs secrets dans le bruissement des feuillages. Je crois à ce regard émerveillé sur un paysage parfait où tout est harmonie et provoque au plus profond de soi des bouleversements émotionnels. Je crois à la surprise d'une rencontre qui se concrétise par un regard de renard, un vol de fadet ou le chant d'une fauvette de la lande. Les arches de mes églises sont ces grands arbres aux frondaisons mêlées, sous lesquelles on s'avance plein de

respect et de dévotion. « *Les forêts ont été les premiers temples de la divinité, et les hommes ont pris dans les forêts la première idée de l'architecture* » ai-je lu un jour dans les confidences de Chateaubriand. Il y a encore aujourd'hui ce profond mélange de croyances païennes qui perdure au cœur des forêts, mais peu de promeneurs semblent y être sensibles.

Je marche d'un rythme lent qui me permet de prendre le tempo de la forêt. J'aime avant tout me faire discret et tenter de voir cette faune de l'approche de la nuit qui reprend possession des sentiers. Les bruyères frottent sur mon pantalon en produisant un son doux et caressant. Pensée fugace : je devrai retirer plus tard des fibres, toutes ces graines et épines qui se seront fauillées dans la toile, comme des voyageurs opportunistes en quête de terres lointaines.

Plus loin, je devine une forme qui passe par bonds de la lisière à la piste. Un lapin peu farouche vit sa vie, grignotant quelques brins d'herbe à son goût. Puis, ma silhouette le fait disparaître en un claquement de doigts.

La nuit s'avance et avale les reliefs. Les troncs et les bordures du chemin deviennent des formes diffuses qui me permettent quand même de me guider sur la piste. Les perceptions, à ce moment, changent, je crois voir des formes en périphérie du regard, les distances s'allongent. Les autres sens prennent le relais de la vue. La lune cachée derrière un rideau de nuages n'aide pas réellement le marcheur nocturne qui tâtonne. Je n'ai plus la possibilité d'appréhender mon corps dans cet espace naturel, la proprioception me fait défaut. Mes pas deviennent hésitants et chaque relief du chemin se veut une embûche. Il y a juste assez de lumière pour me permettre de distinguer une clairière. Je me rappelle être déjà passé de jour à cet endroit. Autrefois, une vieille maison de métayer trônait là.

\* \* \*

J'avance à pas comptés, un vieux chêne massif qui devait ombrager l'airial me tend ses branches. Je m'en approche, touche du bout des doigts sa peau reptilienne et m'assieds, adossé à son tronc.

Ces moments du crépuscule sont un apaisement pour les âmes tourmentées. Je me laisse aller, porté par les sons de la nuit et les odeurs plus fortes qui surgissent avec l'humidité. Parfums de feuilles en décomposition, de terre remuée par les sangliers, fragrances de mousses imprégnées d'eau... L'ouïe s'affine : bruissement des feuillages, craquement d'une branche qui chute au sol, pas assourdis d'un animal qui traverse la forêt... Je

ferme les yeux et laisse cette symphonie de la nature me prendre et m'emporter. Cette présence chaleureuse des arbres me fait un bien fou.

Un son plus fort qui provient d'une lisière de jeunes pins me fait tourner la tête. Mes yeux essaient de percevoir l'invisible. En cherchant une forme, de multiples créatures chimériques émergent de la nuit, il faut savoir faire le tri entre les formes immobiles d'un tronc ou d'un bosquet qui s'animent par les facéties du cerveau et une forme vivante qui se déplace réellement.

La silhouette s'avance, majestueuse, immense, drapée dans une forme de noblesse que seuls les rois de la forêt semblent posséder. Sa tête se lève, il hume l'air et sans doute perçoit-il ma présence, même si je demeure immobile. Je suis figé à la fois par l'admiration, l'émerveillement et une pincée de peur, car on ne rencontre pas un cerf tous les jours. Ses bois hauts couronnent sa tête de monarque. Il avance pas à pas dans un calme désarmant et moi, je me recroqueville contre ce tronc rugueux, souhaitant faire corps avec le chêne pour me sentir accepté en cet instant magique.

Je sais qu'il faut parfois se confronter à l'extraordinaire pour revenir sur nos pas avec l'énergie nouvelle qui nous a été offerte. Une énergie qui court dans nos propres veines face au vivant et qui provoque dans notre espace mental cet émerveillement dans son sens le plus brut.

Émerveillement au sens d'enchantement. « *Nous traversons les miracles en aveugles, sans voir que le moindre jaillissement d'une fleur est fait de milliers de galaxies, que les brindilles d'un nid déserté, ou les étoiles d'un ciel noir parlent de la même absence adorable.* » Ces mots résonnent dans mon esprit, réminiscence d'une lecture récente de Christian Bobin.

Je suis du regard l'être magnifique tandis qu'il disparaît dans les ombres. Je reste un temps entre deux rêves, puis reprends le chemin qui me mènera chez moi, apaisé.





## La route des cabanes

Une main posée à plat sur la porte qui clôt la cabane, j'hésite à l'entrouvrir. Ses gonds sont devenus une masse figée où les couleurs de rouille se lient au bois usé et blanchi par les éléments. Je tire pourtant le battant, il résiste, pousse un cri de désaccord, renâcle, puis dans un craquement libère l'ouverture. Je jette un œil à l'intérieur, tout semble arrêté dans le temps. Le sol de terre battue a permis la pousse de quelques ronces qui grimpent sur les parois intérieures. Au fond, dans l'ombre, une couche recouverte de fougères à l'assise précaire. Puis la cheminée, à droite, en briques rouges. Émotion de la découverte : des cendres dans le foyer depuis longtemps devenues froides.

Petit patrimoine bâti en péril, les cabanes, abris sommaires des bergers et des résiniers landais, disparaissent peu à peu des espaces forestiers. Non entretenues et en matériaux dégradables comme le bois et le torchis, elles tombent et disparaissent irrémédiablement dans les fougères. Il n'est pas rare de découvrir, dans des endroits non labourés, un enchevêtrement de poutres pourrissantes parsemées de tuiles canal et de quelques briques de terre cuite. Certaines sont rasées pour augmenter la superficie des plantations de semis de pins. Il est difficile de quantifier ces abris disparus aujourd'hui, mais il existe encore heureusement aujourd'hui dans certains territoires de Haute Lande des cabanes à préserver, les dernières représentantes d'une activité révolue. Je me suis par exemple rendu compte – en consultant des cartes d'état-major du milieu du XIX<sup>e</sup> – qu'il en existait des dizaines autour du village de Luxey, au nord du département des Landes.

Cette route des cabanes, j'aime à la suivre lorsque je parcours la lande. Une forme d'hommage, qui consiste à les redécouvrir et y pénétrer lorsqu'elles sont encore sur pied. Plaisir de retrouver des traces de leurs anciens résidents, une bouteille posée sur le rebord de la cheminée, de la paille encore présente dans le bat-flanc, des initiales ou un signe gravés au couteau dans les poutres...

\*\*\*

La littérature du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> siècle a véhiculé de nombreux clichés quant au côté « rustique », « miséreux » ou « sauvage » des hommes de la forêt. « ... Pour une ferme de riche, on comptait

*mille cabanes de pauvre* ». L'image de l'inciseur de pin devient alors sujet à caricature, offrant des portraits peu flatteurs, où on lui prête maigreur, teint hâve et irritabilité.

\* \* \*

Les cabanes ont toujours eu des fonctions liées à la temporalité de leur fréquentation. Un abri sommaire, fait de ce que l'on pouvait récupérer, permettait de passer quelques nuits en période estivale sur une zone d'exploitation ou de pacage. Faites de branches, souvent montées avec un cadre en A recouvert d'aiguilles de pin, elles n'avaient qu'une existence éphémère. Mais ces espaces de vie spartiates offraient aussi la chaleur du cocon, où l'on se retrouvait autour du foyer pour se réchauffer et faire cuire sa nourriture.

Enfant, je ressentais un plaisir intense à bâtir des cabanes avec ce que la nature m'offrait. Il ne me fallait que quelques branches à la rectitude relative, une pelote de ficelle pour maintenir un semblant de toiture composée de rameaux d'aiguilles et une couche faite de fougères. Sobriété heureuse où l'on s'allonge sur une litière douillette et odorante, protégé du vent et de la pluie, l'esprit s'évadant par les ouvertures de l'abri.

\* \* \*

Je parcours toujours le territoire de Luxey afin d'y apercevoir, dissimulées par les pins, quelques cabanes d'une facture destinée à perdurer dans le temps. Leur taille est dédiée à l'hébergement d'une personne seule, mais cet espace de vie organisé autour d'une pièce unique semble parfaitement agencé. La cabane du « Clausey », par exemple, admirablement conservée, témoigne d'une vie solitaire, mais avec un minimum de confort pour pouvoir y résider durant des périodes un peu plus longues. J'ai eu du mal à la redécouvrir, mais sa présence dans une clairière de pins demeure l'aboutissement de cette quête.

Bâtie sur une charpente traditionnelle de bois de pin, elle est composée de poteaux posés sur des pierres de taille, de fermes, pannes et chevrons. Les murs sont faits de torchis et de planches isolées par des couvre-joints en tasseaux. Un toit à deux pans est recouvert de tuiles plates à emboîtement. Une porte sur le mur pignon permet l'entrée et une fenêtre coulissante s'ouvre dans l'un des murs gouttereaux. À l'intérieur, le sol est de terre battue, une cheminée de briques s'élève dans la pièce unique et, à l'arrière, un bat-flanc de planches permet le couchage du résinier. Au mur, une planche horizontale fait office

d'étagère. Il est possible d'imaginer que devant la cheminée, l'occupant des lieux avait disposé une table et un tabouret afin de pouvoir se restaurer.

D'autres cabanes plus importantes permettaient d'accueillir des familles. Les résiniers souhaitaient avant tout résider au plus proche de leur lieu de travail et éviter de longues heures de marche au travers des sentiers sableux des pignadas. Dans les forêts littorales domaniales, ils pouvaient louer une concession à l'Administration des Eaux et Forêts afin de pouvoir y bâtir leur maisonnette. Pourvues de plusieurs pièces et d'un plancher, elles offraient un asile plus confortable pour le résinier et sa famille qui organisaient autour de ce lieu de vie un environnement durable, avec puits, ruches, vignes, jardinet, poulailler, quelques petits animaux d'élevage...

